

Les Chambàs sont convaincus que le sang des chameaux bu tout chaud brûle les entrailles, augmente le supplice de la soif.

La marche de la caravane se ralentissait.

Chaque méhari portait deux guerriers. Bientôt, leur nombre diminuait encore ; les Chambàs durent aller à pied, se suspendant, quant ils étaient épuisés, à la queue des animaux.

Lorsqu'on approchait des puits, des éclaireurs étaient lancés en avant, par crainte d'une embuscade.

Plusieurs puits étaient détruits, comblés avec du sable.

Les ennemis des Chambàs avaient passé par là.

Il fallait redoubler de vigilance en même temps que les forces s'épuisaient.

Renaud, exténué, dut être attaché sur la selle de son cheval ; il vivait dans une sorte de torpeur traversée de cauchemars effrayants.

L'eau vint à manquer complètement.

Renaud fut pris de délire.

Ben Rabbah prit un grand parti ; il voulait sauver son ami.

Il fallait trouver de l'eau coûte que coûte !

Il en trouva dans l'estomac des chameaux.

Les Chambàs, lorsqu'ils partent en expédition, emmènent quelques chameaux.

Ils font d'abord souffrir ces animaux de la soif, les font ensuite boire à satiété, puis leur coupent la langue afin qu'ils ne puissent faire remonter l'eau dans leur gosier ; ils deviennent des autres vivants.

C'est ce que Ben Rabbah avait fait.

Il tua une des chameaux, recueillit l'eau que contenait son estomac et la donna à Renaud qui reprit un peu de forces.

Les chevaux du Sahara sont friands de la chair des chameaux : on la leur partagea.

Encore deux jours et l'on atteindrait El-Goléa.

Mais serait-il possible d'y arriver ?

Tout annonce que les Touareg du Nord, jusqu'ici invisibles, sont dans les environs ; les puits comblés, des traces sur le sable annoncent leur présence.

Les Chambàs n'ont plus de vivres depuis longtemps, plus d'eau. Les chameaux de charge ont été dévorés, les chevaux sont morts, à l'exception de trois.

Ah ! si l'on pouvait faire un détour pour éviter l'embuscade que l'on pressent !

Ce n'est pas possible ; un retard serait la mort pour la caravane exténuée.

Des vedettes sont envoyées en avant. Elles ont pour mission de pénétrer dans El-Goléa et de demander du secours.

Elles ne reviennent pas ; surprises par les Touareg, elles ont sans doute été égorgées.

On n'avance plus qu'en se traînant, mais, dans quelques heures, on sera en vue de l'oasis. Chacun rassemble ce qui lui reste de force, d'énergie, pour y arriver.

Malheureusement, à une journée torride succède une nuit glaciale. Les derniers chevaux meurent. Des hommes sont pris de délire furieux, et parmi ceux-ci Renaud.

Pour apaiser sa soif, il a mâché comme ses compagnons une herbe que les Arabes appellent El-Bothina.

C'est une jusquiame extrêmement vénéneuse dont l'effet est terrifiant : des défaillances, un refroidissement progressif, puis une fièvre délirante. . . .

Renaud brandit son fusil en poussant des cris, les autres font comme lui et s'élancent de toutes parts.

Ils ont les yeux hors de la tête et courent sur le sable jusqu'à ce qu'ils tombent pour ne plus se relever.

C'est le moment attendu par les Touareg pour assaillir les Chambàs.

Ce n'est pas un combat, mais une scène de carnage.

Les Touareg, bien armés, reposés, sont vingt contre un.

Le sang des Chambàs inonde le sable.

Les Touareg parcourent le campement de leurs ennemis.

Que cherchent-ils ?

Il n'y a rien à razzier, hommes et animaux sont morts.

Ils continueront cependant à errer de toutes parts, scrutant de tous côtés, sautant à bas de leurs montures pour coller l'oreille au sol.

Ils s'assemblent, puis se dispersent de nouveau.

Un cri de triomphe retentit ; ils ont trouvé la proie qu'ils cherchaient : Renaud de Pervençère.

Il est étendu sans mouvement sur le sol, les prunelles révulsées, la respiration à peine perceptible.

A-t-il été blessé ? Non, le terrible poison de El-Bethina s'est infiltré dans son sang, il va mourir.

Les pirates du désert poussent des hurlements de joie.—Celui qui a échappé une fois à leurs coups ne résistera pas au poison mortel.

Une pensée infernale traverse le cerveau de leur chef. Il l'expose

à ses compagnons qui l'approuvent avec des démonstrations de joie et se mettent à l'exécuter.

Ils creusent un trou dans le sable brûlant, y enterrent Renaud jusqu'au cou après lui avoir arraché ses vêtements. . . .

Son crâne nu, dépouillé de son turban, éclatera sous les morsures du soleil de feu, sa langue se desséchera dans sa bouche brûlée, ses yeux injectés de sang sortiront de leurs orbites, les injectes dévoreront sa chair de leurs suçons avides.

Par un effrayant raffinement de cruauté, les Touareg placent à proximité de ses lèvres un vase rempli d'eau.

S'il reprend connaissance, la vue de cette eau qu'il ne pourra atteindre portera ses tortures jusqu'au paroxysme.

Leur œuvre de démon terminée, les Touareg s'enfuirent.

Ils craignent qu'un Chambà échappé au massacre ne soit arrivé à El-Goléa, qu'il ne revienne avec du secours.

Les Touareg ne se trompaient pas dans leurs prévisions, ils avaient à peine disparu dans la direction du nord que Ben Rabbah revenait avec une centaine de cavaliers.

Lui aussi, il parcourut le campement avec ses hommes qui relevaient les cadavres des leurs, les reconnaissaient et pendant que quelques uns creusaient des fosses, les autres continuaient leurs investigations.

Ben Rabbah était à la tête de ceux-là.

Il revenait pour secourir Renaud s'il était encore vivant, pour emporter son corps si, comme il devait le supposer, il était mort.

Ben Rabbah arriva près d'un trou creusé dans le sable et dont les débris formaient talus tout autour.

Cela ressemblait à une tombe étroite creusée en profondeur semblable à celles où en Orient l'on enterre les juifs debout, au dire des Arabes.

Elle avait été creusée depuis quelques heures, mais elle était vide du corps pour laquelle elle avait été préparée.

Ben Rabbah remarqua autour les traces d'une mule, traces qu'on avait essayé d'effacer, mais qui ne pouvaient échapper aux regards du Chambà.

Auprès de cette tombe vide il remarqua une petite excavation circulaire portant, à chacun de ses diamètres, l'empreinte, reconnaissable pour lui, des deux anses d'un vase de forme évasée semblable à ceux dans lesquels les Touareg font, lorsqu'ils sont campés, rafraîchir l'eau des autres pendant la nuit.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Ben Rabbah ne pouvait le deviner.

Il continua à explorer le lieu du combat ; il n'y découvrit pas Renaud de Pervençère,

VI

La noblesse du Sahara est guerrière ou religieuse. On nomme Djonads les premiers de cette caste, marabouts les seconds.

Les marabouts prétendent descendre directement de la famille du prophète.

C'est à leur origine qu'ils doivent le respect et la vénération dont ils sont entourés.

La tribu des Oulad Sidi Cheik est une des plus importantes tribus de marabouts.

Leurs tentes, de couleur noire, sont toutes surmontées de bouquets de plumes d'autruche plus ou moins gros, selon la qualité du personnage.

Ils sont riches en troupeaux et s'adonnent au commerce.

La noblesse religieuse est héréditaire,

Un grand nombre de tribus se déclarent les Kedhans (serviteurs) du Sidi Cheik et en tirent orgueil.

Les marabouts sont affranchis de toute espèce d'impôts.

Les Oulad Sidi Cheik aiment les beaux vêtements, les armes riches, les brillants équipages de guerre et de chasse.

Ils ont des meutes de lévriers qu'ils font porter sur des chameaux jusqu'au lieu désigné où ils courent l'autruche et la gazelle.

Ils passent pour d'excellents cavaliers et leurs chevaux sont superbes.

L'émir Abd el Kaber était marabout.

Ces prêtres musulmans — aussi fastueux que nos anciens évêques — donnent l'instruction religieuse dans des établissements qu'on nomme Zaouias.

Une zaouia se compose d'une mosquée, d'une chapelle surmontée d'un dôme, qui recouvre le corps d'un saint personnage et de plusieurs locaux destinés à l'enseignement.

Dans l'un, on ne lit que le Coran.

Un second est réservé à l'étude des sciences.

(A suivre.)